

Point de vue

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1980)**

Heft 563

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

POINT DE VUE

Théologie et bifteck

Discrètement, du pouce, grand-père traçait un petit signe de croix sur le front du cochon — là où la balle du flobert, juste après, allait entrer.

Un signe de croix: comme s'il baptisait la bête. Comme s'il lui administrait l'extrême-onction. Il la remerciait, en somme, en l'élevant comme officiellement à la dignité de créature de Dieu. Et s'excusait de devoir la tuer pour la manger. Oui.

* * *

Nous, les gamins, on se disait, simplement: «C'est bien normal de le baptiser, puisqu'on va le manger...» L'ordre du ciel était sur la terre. Je n'ai jamais vu mon grand-père maltraiter ou frapper un animal. De ses vaches, il disait: «On a plus besoin d'elles qu'elles de nous.» C'était évident.

Il évitait même de tuer les souris. S'il en coinçait une d'un coup de balai, dans la grange ou l'écurie, ou encore «tout là-haut» dans le grenier, il l'amenait devant un des chats. Il arrivait que la souris parvienne à se sauver. Même si elle se faisait croquer, elle avait eu sa chance. C'était régulier.

Oui.

Quand était-ce?

* * *

La viande n'était pas — pour nous — de la viande: c'était d'abord de la vie connue et proche. Et comme toute vie vient de Dieu — on s'en imbibait à plus soif au catéchisme — grand-mère marmonnait toujours une prière, avant les repas. C'était logique.

Logique comme de ne rien gaspiller, surtout pas la nourriture. Mais ce n'était pas vertu: simple nécessité. Quoi, jeter un bout de pomme de terre? Alors qu'on s'était échiné à les planter, à les sarcler, à les ramasser, à les encaver! Personne n'y songeait.

Une année, faute de pommes de terre, il fallut manger des betteraves, normalement destinées au bétail. Finalement, grand-père alla emprunter deux sacs au cousin du Choiseuil.

Quand était-ce donc — ce temps où la nourriture était difficile et respectée? Chez nous, du moins. C'était il y a trente ans, à peine.

Donc quasiment au Néolithique.

Grand-père et grand-mère sont morts.

Jamais, jamais ni eux ni la famille n'auraient pu imaginer qu'on puisse fabriquer des veaux aux hormones. Les hommes allaient à Dieu, les souris aux chats et les veaux au pis de leur mère.

L'ordre du ciel était sur la terre.

Il n'y avait que la grêle et les doryphores¹ à craindre. Et, pour les gamins, le vieux Tousse-saint, qui vivait dans les bois et n'allait pas à la messe.

* * *

Moi, je veux bien. Je suis même d'accord avec les organisations de consommateurs qui dénoncent et refusent l'usage d'une montagne de saloperies pour engraisser plus vite les animaux de boucherie.

Je veux bien. Mais c'est un peu court.

Faut pas déconner: ou bien on mange *souvent* de la merde bon marché, ou bien on mange *rarement* de la viande non trafiquée et chère, provenant d'animaux ayant mené une vie... comment dire? Une vie.

Les consommatrices bégueules qui veulent...

mais que veulent-elles, au juste. Elle ne savent pas. Bref.

* * *

Premièrement, nous mangeons trop, beaucoup trop de viande². Mettons quatre ou cinq fois trop. A consommation démente, production qui ne peut l'être moins. Terminé. Les hormones, c'est un détail³. Puant, mais un détail. On invite donc, en conclusion:

— «Temps présent» à présenter aux chers téléspectateurs une «Vie et mort d'un veau dit industriel - Biographie sanglante d'une escalope», n'épargnant aucun détail sur les méthodes d'élevage industriel, les coulisses d'abattoirs non moins industriels et la valeur hautement nutritive de la couleur blanche qui doit être celle de la viande de veau;

— les associations suisses de consommateurs à lancer une campagne visant à une réduction massive de la consommation de viande.

Bien le bonjour chez vous.

Gil Stauffer

¹ Et les hannetons (note Réd.).

² Rien à dire de plus! Mais il faudra manger davantage de poisson et de bon fromage (note Réd.).

³ Même si la Suisse n'est ici pas atteinte par les excès courants dans la CEE (note Réd.).